

Évangile de Jésus Christ selon saint Marc

En ce temps-là,
Jésus regagna en barque l'autre rive,
et une grande foule s'assembla autour
de lui.

Il était au bord de la mer.
Arrive un des chefs de synagogue,
nommé Jaïre.
Voyant Jésus, il tombe à ses pieds
et le supplie instamment :
« Ma fille, encore si jeune, est à la
dernière extrémité.
Viens lui imposer les mains
pour qu'elle soit sauvée et qu'elle vive. »
Jésus partit avec lui,
et la foule qui le suivait
était si nombreuse qu'elle l'écrasait.

Or, une femme, qui avait des pertes de
sang depuis douze ans...
– elle avait beaucoup souffert
du traitement de nombreux médecins,
et elle avait dépensé tous ses biens
sans avoir la moindre amélioration ;
au contraire, son état avait plutôt
empiré –
... cette femme donc, ayant appris ce
qu'on disait de Jésus,
vint par-derrière dans la foule et toucha
son vêtement.
Elle se disait en effet :
« Si je parviens à toucher seulement son

vêtement,
je serai sauvée. »
À l'instant, l'hémorragie s'arrêta,
et elle ressentit dans son corps qu'elle
était guérie de son mal.
Aussitôt Jésus se rendit compte qu'une
force était sortie de lui.
Il se retourna dans la foule, et il
demandait :
« Qui a touché mes vêtements ? »
Ses disciples lui répondirent :
« Tu vois bien la foule qui t'écrase,
et tu demandes : "Qui m'a touché ?" »
Mais lui regardait tout autour
pour voir celle qui avait fait cela.
Alors la femme, saisie de crainte et
toute tremblante,
sachant ce qui lui était arrivé,
vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la
vérité.
Jésus lui dit alors :
« Ma fille, ta foi t'a sauvée.
Va en paix et sois guérie de ton mal. »

Comme il parlait encore, des gens
arrivent de la maison de Jaïre,
le chef de synagogue, pour dire à celui-
ci :
« Ta fille vient de mourir.
À quoi bon déranger encore le Maître ?
»

Jésus, surprenant ces mots,
dit au chef de synagogue :
« Ne crains pas, crois seulement. »
Il ne laissa personne l'accompagner,
sauf Pierre, Jacques, et Jean, le frère de
Jacques.
Ils arrivent à la maison du chef de
synagogue.
Jésus voit l'agitation,
et des gens qui pleurent et poussent de
grands cris.
Il entre et leur dit :
« Pourquoi cette agitation et ces pleurs ?
L'enfant n'est pas morte : elle dort. »
Mais on se moquait de lui.
Alors il met tout le monde dehors,
prend avec lui le père et la mère de
l'enfant,
et ceux qui étaient avec lui ;
puis il pénètre là où reposait l'enfant.
Il saisit la main de l'enfant, et lui dit :
« *Talitha koum* »,
ce qui signifie :
« Jeune fille, je te le dis, lève-toi ! »
Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à
marcher
– elle avait en effet douze ans.
Ils furent frappés d'une grande stupeur.
Et Jésus leur ordonna fermement
de ne le faire savoir à personne ;
puis il leur dit de la faire manger.

« Jaïre, ta fille vient de mourir... »

« Dieu n'a pas fait la mort... », voilà ce qu'affirme pourtant tranquillement le début du livre de la Sagesse que nous partageons ce dimanche en première lecture. Et l'auteur rajoute : « Dieu ne se réjouit pas de voir mourir les êtres vivants... » Alors ? Nous disons qu'il est tout puissant, créateur du ciel et de la terre, à l'origine de tout ce qui existe... Alors ? Pourquoi la mort, cette dimension inévitable de l'existence, lui échappe-t-elle ? Peut-être n'est-il pas vraiment tout puissant en réalité, si la mort lui échappe... A moins qu'il ait finalement quand même fait la mort, discrètement, sans nous le dire, en un jeu hypocrite et bien cruel ?

Cette manière de considérer les choses me rappelle cette question un peu polémique que les jeunes à l'esprit critique aiment poser au prêtre de service invité à la table familiale. Ils attendent le moment du dessert pour demander d'un air innocent : « Mon père, j'ai une question pour vous.... Voilà : Dieu peut-il créer un énorme rocher qu'il ne peut pas soulever ? » Et il se trouve bien piégé le curé : En effet, s'il répond que Dieu ne peut pas créer de rocher qu'il ne puisse pas soulever, c'est donc qu'il n'est pas tout puissant, puisque cela il ne peut pas le faire. Si au contraire il affirme qu'il peut créer une pierre qu'il ne peut pas soulever, cette incapacité montre bien autrement qu'il n'est pas tout puissant. La question est

amusante et démontre finalement les limites des paradoxes que peut exprimer notre logique humaine. Par exemple si je vous dis « ce que je dis est faux », la phrase devient en réalité fausse si je dis la vérité tandis qu'elle devient vraie si je vous mens. Vous suivez ?

Peut-être que je vous ai un peu perdus mais je voudrais vous montrer les limites des questions que nous pensons logiques. Dieu, lui, ne rentre pas dans le cercle étroit de notre petite logique humaine. Notre tradition nous explique que c'est avec une immense humilité qu'il vient mettre une limite à sa puissance, qu'il vient prendre le visage de notre humanité. Lorsque Dieu se fait humain, il ne vient pas développer une grande théorie sur l'origine du mal et de la mort, il vient lutter contre le mal et contre la mort, tout simplement. Et il vient nous montrer que ce combat est victorieux...

Dans le récit qui nous est proposé aujourd'hui, la mort prend le visage pathétique d'une jeune adolescente qui repose dans une maison où elle était tendrement aimée. Son agonie est maintenant achevée. C'était une petite jeune fille de douze ans, un âge merveilleux entre la candeur de l'enfance et la réflexion déjà de l'adulte qu'elle serait appelée à devenir. Une jeune adolescente qui grandit dans une famille religieuse, la fille du chef de la synagogue de Capharnaüm, nommé Jaïre, une petite fille sûrement pleine de promesse et d'avenir. Et elle vient de mourir. Son nom ? Il n'a pas d'importance, ou plutôt n'en a plus. C'est juste une petite morte qui n'a pas eu sa part de vie, une enfant comme il en meurt chaque jour dans les situations tragiques de notre monde.

Qu'y faire ? Se résigner ? Se révolter ? Comme le disait l'écrivain Claude Aveline : « La mort des autres nous soumet à l'inévitable, nous incite à nous résigner. Par contre, la nôtre nous apparaît toujours comme un assassinat... »

Et puis on nous raconte aussi une autre histoire. Celle de cette femme très malade qui vient superstitieusement toucher le vêtement de Jésus parce qu'elle est atteinte d'hémorragies qui l'épuisent. Il y a des moments où le malheur semble s'être donné rendez-vous dans ce petit village de Capharnaüm.

Lorsque Jésus parvient à la maison de la petite défunte, il constate que le rituel de deuil est déjà en place. Nous sommes en Orient. La douleur s'exteriorise. Les pleureuses professionnelles donnent déjà la réplique aux proches sincèrement éprouvés. Le bruit, le tumulte, l'expression ostentatoire de la douleur, cela favorise le travail de deuil. Alors, pourquoi venir troubler ce cérémonial qui s'ancre dans la nuit des temps ? C'est toujours la mort qui gagne, n'est-ce pas ? Pourtant, cette fois, la mort

aura honte, obéira à quelques mots prononcés en araméen « Talitha koum », « jeune fille, je te le dis, lève-toi ». Il est très rare que l'Évangéliste nous rapporte des paroles prononcées en araméen. C'est une langue sans doute encore moins parlée que le patois savoyard. Pourtant, lorsque ces mots ont été prononcés, lorsque ces syllabes ont sonné dans la pesanteur d'un jour de deuil, elles ont dû produire un tel effet que leur sonorité de devait jamais plus s'oublier. « Thalita Koum ».

Laissons ce matin encore résonner ces quelques syllabes. Aussitôt, nous dit le texte, la jeune fille se leva et se mit à marcher. Comme pour les rescapés d'un accident, Jésus recommande de l'alimenter aussitôt. Manger, c'est montrer que la vie est là. Les pleureuses peuvent ravalier leurs larmes et les proches se mettre à suffoquer de surprise : la vie est plus forte. L'espérance se donne à voir et annonce déjà la résurrection à venir. Dieu est du côté de la vie.

Mais, ne l'oublions pas, c'est la foi qui avait guidé le papa de cette petite fille vers Jésus, tout comme c'est la foi qui avait inspiré le geste hésitant et superstitieux de la femme hémorragique. C'est la foi qui permet que la vie soit la plus forte et fasse reculer toutes les morts. La foi en un Dieu qui n'est pas le Dieu de la mort, mais celui des vivants.

Savez-vous que l'un des mots hébreux que l'on traduit par « croire » est de la même famille que le mot « *amen* » ? Il signifie « *c'est solide* ». C'est le terme que l'on emploie pour de la bonne maçonnerie ou encore pour la manière qu'ont les parents de tenir un tout petit dans leurs bras. Pouvons-nous croire que, ce matin encore, le Seigneur puisse prononcer des paroles qui redonnent vie ? Cela dépend évidemment de l'idée que nous nous faisons de Dieu. Le voyons-nous comme une sorte de monarque éternel, impassible et lointain, alors qu'il est un berger qui court sur les collines à la recherche de la brebis la plus perdue ? Le voyons-nous comme un *air bag* qui s'active quand on a un accident ? Le cherchons-nous plutôt du côté des cimetières ou bien l'imaginons-nous en train de rencontrer deux voyageurs désespérés et égarés sur le chemin d'Emmaüs ?

Auprès d'une petite fille de 12 ans pour laquelle l'espérance était morte, l'Évangile nous conseille une fois de plus d'écouter notre foi plutôt que notre désespérance. Et puis peu importe si l'expression de notre foi n'est pas très ajustée...

Car nous pouvons avoir l'impression d'être peu ajustés à ce que Dieu pourrait espérer de nous. Ne sommes-nous pas insignifiants face à l'infini de ce qu'il est, face au monde immense qui nous entoure ? Qu'est-ce que

la mort d'une enfant de 12 ans, alors que la mortalité infantile de l'époque est immense, dans une société où l'enfant est jugé comme fragile et non productif ? Qu'est-ce que ce souci de santé d'une femme qui a dépensé tout son argent avec des médecins incapables de la guérir, sans pouvoir obtenir un remboursement de la caisse primaire d'assurance maladie et de sa mutuelle complémentaire ? Lorsque Dieu se fait humain, il ne se détourne pas de ces rencontres qui ne semblent pourtant nullement en mesure d'écrire la grande histoire. Car chacun, à sa place, chacun est beaucoup plus précieux qu'il ne paraît. Personne n'est inutile.

Savez-vous que des scientifiques ont fait des expériences sur des fourmis observées dans des vivariums transparents ? Ils ont observé que l'organisation du travail dans la fourmilière était très structurée. Autour de la reine, qui pond les œufs, il y a les nourrices qui l'alimentent, les ménagères qui nettoient, les maçonnes qui construisent et réparent, les ouvrières qui cherchent des provisions, les guerrières qui veillent à la défense de la fourmilière... Cependant, ils ont découvert que 10 % des fourmis, non seulement ne font rien, mais semblent bien gêner le travail des autres, se mettant en travers de leur route et défaisant même parfois ce que les autres avaient fait. Meticuleusement, les chercheurs ont extrait ces 10 % de gêneuses, pour voir si cela améliorerait le fonctionnement de la fourmilière. Mais pas du tout ! Au lieu d'offrir une meilleure organisation, cela créa une sorte de panique. Les fourmis couraient en tous sens, se télescopaient... Au bout d'un certain temps, la fourmilière se réorganisa, et les activités reprirent. Les rôles avaient été redistribués. Chacune avait apparemment sa place. Et... à nouveau 10 % des fourmis passaient tout leur temps à entraver le travail des autres ! Les chercheurs recommencèrent trois fois. A chaque expérience, ils constatèrent qu'une fois supprimé les 10% de gêneuses, il n'y avait que désorganisation et affolement. Et chaque fois que la fourmilière recommençait à fonctionner, 10 % de nouvelles fourmis avaient repris le rôle de gêneuses. De manière étrange, elles avaient toutes en réalité vraiment leur place.

Cela nous rappellera cette histoire d'un maître spirituel qui dirigeait un groupe de disciples qui voulaient devenir sages. L'un des membres du groupe posait sans cesse des questions, interrompait, contestait, bref, gênait la réflexion des autres. Ceux-ci demandèrent au maître d'expulser cette mauvaise tête. « *Moi, je veux bien, si c'est là votre souhait...* » répondit le sage. « *... mais lequel d'entre vous veut prendre sa place ?* »

Sauf que, aux yeux de Dieu, il n'y a pas de gêneurs, personne n'est insignifiant ou indésirable.